



Donald Lavoie

© Donald Lavoie

[Paroisse Saint-François d'Assise](#)

Quand la mission inverse les routes

L'intégration dans Charlevoix de prêtres venus d'ailleurs

>>> DANIEL LALIBERTÉ

AU CŒUR de ce dossier portant sur la transformation des assemblées liturgiques en raison des déplacements démographiques, le présent témoignage aborde la question sous un angle différent. On y aborde les enjeux et défis que représente l'arrivée de prêtres venus de l'étranger dans des communautés « tissées serrées » : défis d'intégration pour les prêtres eux-mêmes, défis d'accueil et d'acceptation d'une réalité en mouvance de la part des fidèles, des communautés.

À l'été 2011, trois membres de la communauté des Missionnaires du Sacré-Cœur, deux d'entre eux originaires de la République dominicaine et le troisième venu d'Haïti, arrivent dans le secteur Charlevoix-Est de l'archidiocèse de Québec pour la mission pastorale auprès de dix communautés chrétiennes regroupées en trois unités pastorales. Environ 90 km séparent les deux communautés les plus éloignées ; la ville-centre, La Malbaie, est à 150 km du siège de l'archidiocèse.

Arrivé avec le groupe initial, le père Joël Dépré, MSC, est le curé d'un territoire qui s'est encore agrandi puisqu'il recouvre maintenant toute la région de Charlevoix, ce qui représente 140 km entre les communautés les plus éloignées¹. Huguette Gaudreault, quant à elle, est marguillière et membre depuis plusieurs années du Conseil de consultation et d'organisation locale. Les lignes qui suivent témoignent de leur expérience et de leur réflexion sur le processus d'intégration des missionnaires, quinze ans après leur arrivée. Ils sont fiers de la façon dont ils sont parvenus, ensemble, à franchir les étapes de cet approvisionnement réciproque.

Une mission née d'une histoire partagée

L'envoi de prêtres haïtiens et dominicains vers le Canada ne s'est pas décidé du jour au lendemain. Dès 2005, la province dominicaine des Missionnaires du

Retour
à la table
des
matières

Sacré-Cœur avait été sollicitée pour soutenir des communautés canadiennes confrontées à un vieillissement du clergé et à l'absence de relève locale. Pour les religieux du Sud, cette demande résonnait comme un appel à rendre ce qu'ils avaient eux-mêmes reçu. En effet, pendant des décennies, des missionnaires québécois avaient servi dans ces pays, formé des générations de chrétiens, accompagné des communautés entières et suscité des vocations presbytérales.

« Nous avons reçu tellement de missionnaires québécois dans notre histoire que c'était vu comme une manière de rendre grâce », témoigne le père Joël. Cette phrase résume bien l'esprit dans lequel la mission s'est préparée : non pas comme un simple déplacement de ressources humaines, mais comme un geste de réciprocité ecclésiale, une manière de reconnaître une dette spirituelle et fraternelle.

En 2008, cinq religieux se déclarent disponibles : deux Haïtiens et trois Dominicains. Tous ont une expérience missionnaire, mais la plupart ne maîtrisent pas encore suffisamment le français pour envisager un ministère dans un milieu francophone. Le départ est prévu pour 2010.

Puis survient le séisme d'Haïti le 12 janvier 2010. Le père Joël y perd son frère, la maison familiale, voit son père grièvement blessé. Impossible de partir. Le projet est reporté d'un an. Ce drame, qui aurait pu briser l'élan missionnaire, devient paradoxalement un lieu de maturation intérieure. « Quand tout s'effondre autour de toi, tu comprends mieux ce que signifie être envoyé », dira-t-il plus tard. La mission n'est plus seulement un projet : elle devient un appel.

Finalement, une équipe de trois missionnaires, dont le père Joël et deux confrères originaires de la République dominicaine, arrive le 1^{er} juillet 2011. Par un providentiel hasard du calendrier liturgique, cette date correspond cette année-là à la fête du Sacré-Cœur. Pour eux, c'est un signe. Ils s'installent d'abord dans leur maison religieuse du centre-ville de Québec, préparant doucement leur installation à La Malbaie un mois plus tard. Ils commencent à peine à découvrir l'immensité du territoire, la beauté des paysages, mais aussi la réalité d'un ministère rural où les distances façonnent la vie pastorale.



Église Saint-Étienne, La Malbaie
© [paroisse Saint-Laurent](#)

Un choc culturel

Les missionnaires découvrent rapidement une réalité culturelle très différente de celle qu'ils connaissent.

Un accueil chaleureux, mais un apprentissage culturel exigeant

Dès leur arrivée début août, l'accueil est chaleureux, organisé, presque solennel. Trois célébrations sont prévues pour présenter les nouveaux prêtres aux différentes communautés. Les gens sont nombreux, curieux, heureux de voir arriver une équipe religieuse qui, ils l'espèrent, assurera une certaine stabilité pastorale. Plusieurs se disent soulagés : « On va enfin avoir des prêtres à demeure ». D'autres sont intrigués : « Comment ça va se passer ? »

Mais derrière la chaleur humaine, les missionnaires découvrent rapidement une réalité culturelle très différente de celle qu'ils connaissent. Le rapport à la figure du prêtre, d'abord. Dans leurs pays d'origine, le prêtre occupe une place sociale forte, parfois presque sacrée. On le sert, on le protège, on le vénère. Ici, le rapport est plus horizontal, plus égalitaire, parfois méfiant. Hugue Gaudreault se fait le témoin d'un héritage : « Les Québécois ont une histoire avec l'Église. Une histoire parfois douloureuse. Quand des représentants de l'Église arrivent avec une manière d'être qui ressemble à ce que leurs parents ont vécu, ça réveille des choses. »

Les missionnaires doivent donc apprendre à ajuster leur posture. Non pas renoncer à leur identité, mais comprendre que l'autorité pastorale se vit ici dans la proximité, la simplicité, la collégialité. « On ne peut pas arriver en disant : voici comment on fait. Il faut d'abord écouter », résume le père Joël.

Au courant de quelques expériences malheureuses survenues dans les années précédentes, l'archidiocèse de Québec avait anticipé ces défis. Pendant un an, les missionnaires reçoivent la visite régulière de curés, de responsables pastoraux, de personnes chargées de l'intégration culturelle. On leur explique la sensibilité locale : l'importance du dialogue, la méfiance envers l'autorité imposée, la nécessité de rechercher le consensus plutôt que de décréter. On leur raconte aussi des histoires concrètes : des décisions mal comprises, des gestes interprétés à travers le prisme du passé, des maladresses involontaires qui ont laissé des traces.

« Ici, on peut faire accepter beaucoup de choses, à condition d'être humble », leur dit un accompagnateur. Une phrase qui deviendra un fil conducteur. Et les missionnaires devront l'apprendre rapidement : l'humilité n'est pas une stratégie, mais une manière d'être.

Retour
à la table
des
matières

Le choc liturgique, du rythme au silence

L'un des premiers grands apprentissages se joue dans la liturgie. Les missionnaires viennent de milieux où les églises débordent, où la musique est rythmée, où les tambours, les percussions et les chants entraînent l'assemblée dans une célébration vibrante. La participation est spontanée, joyeuse, bruyante parfois. La liturgie est un lieu d'expression communautaire intense, où le corps, la voix et le mouvement ont leur place.



Photo : Pixabay.com

Ici, ils découvrent une liturgie plus sobre, plus silencieuse, plus structurée. Le contraste est saisissant. « J'ai découvert comment le fait de chanter le psaume contribuait fortement à entrer dans le mystère », raconte le père Joël. « Ce n'était pas seulement beau : c'était priant. »

Le psaume chanté, par exemple, devient pour eux une révélation. Chez eux, il est souvent remplacé par un chant religieux interprété par la chorale. Ils redécouvrent en quelque sorte ici la proclamation du psaume, au cœur de la liturgie de la Parole, comme un espace de méditation. Ils apprécient de plus en plus le fait de pouvoir goûter les silences, laisser la Parole résonner, ralentir le rythme.

« Dans nos célébrations plus "olé olé", il y a beaucoup de joie, mais la méditation devient plus difficile », confie le père Depré. « Ici, j'ai découvert une autre profondeur. »

Ils apprennent aussi à célébrer devant des assemblées beaucoup plus petites. Parfois huit, dix personnes, comme dans cette petite communauté de l'extrémité de leur territoire pastoral, là où l'on célèbre dans une petite salle prêtée par la municipalité. Si au début cela les déstabilise, ils y trouvent une joie nouvelle : celle de la proximité, de la simplicité, de la Parole partagée dans un climat familial. « C'est tellement plaisant. On est heureux. On se prend la main, on parle, on blague », dit Joël, ajoutant : « Ça me ramène à l'essentiel, à cette promesse du Christ : "Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux" (Mt 18,20) ».

« Quand l'autorité ne suffit pas. L'apprentissage du dialogue »

L'intégration liturgique passe aussi par des ajustements concrets, parfois délicats. L'horaire des messes, par

exemple, sujet sensible parmi tous. Les missionnaires doivent parcourir de longues distances entre les villages, souvent sur des routes sinueuses et glacées. Ils proposent de décaler certaines célébrations pour éviter les risques. La réaction est immédiate : « Non monsieur, ça ne marche pas comme ça ici. La messe de 11 heures, ça va rester à 11 heures. »

Le dialogue s'étire sur des semaines. Les prêtres expliquent, réexpliquent, consultent, écoutent. Ils découvrent que derrière un horaire se cache un attachement identitaire : la messe de 11 heures, c'est un héritage, une habitude qui, malgré la sécularisation, continue à servir de repère dans la vie du village. Finalement, ils décident de ne rien imposer : ils vivront l'hiver tel qu'il vient. Et ils passeront au travers, parfois en retard, parfois à l'heure, mais toujours dans le respect de la sensibilité locale.

D'autres ajustements touchent la participation liturgique. Par exemple, les missionnaires sont surpris de voir des fidèles lire le feuillet paroissial pendant les lectures ou l'homélie. Ils y voient un manque de respect pour la Parole proclamée. Après réflexion, l'un d'eux ose une intervention : il invite doucement les gens à être présents à la célébration, à laisser le feuillet pour plus tard. La réaction est vive. Un marguillier s'inquiète : « Vous allez repousser les gens. » Mais peu à peu, l'habitude disparaît. Aujourd'hui, rares sont ceux qui lisent le feuillet pendant la messe.

Même chose pour les nombreux départs immédiatement après la communion, qui vident les assemblées de plusieurs églises. Cette habitude manifestait une compréhension individualiste de l'eucharistie, loin de sa dimension communautaire essentielle : dès que j'ai reçu « mon Bon Dieu », je peux y aller. Les missionnaires rappellent que la messe ne se termine pas à la communion, mais après la bénédiction et l'envoi, sans oublier un temps de salutations fraternelles. Ils expliquent, encore une fois. Et l'habitude s'estompe.

Ces ajustements, parfois minimes, révèlent un apprentissage mutuel : celui de prêtres qui découvrent une culture liturgique différente, et celui d'une communauté qui accepte d'être doucement invitée à redécouvrir le sens de la célébration.

L'accent parlé, un défi pastoral délicat

L'un des défis les plus sensibles concerne la langue. Les missionnaires parlent français, mais avec un accent haïtien ou dominicain. Pour certains fidèles, surtout les personnes âgées, l'accent se combine à des difficultés auditives. Particulièrement dans les plus grandes églises, où l'écho est fort, la compréhension devient un enjeu réel.

Les prêtres le savent. Ils font des efforts : articuler davantage, parler plus lentement, ajuster le micro. Les fidèles, de leur côté, apprennent à écouter autrement, à se placer près des colonnes de son, à faire preuve de patience.

Mais la situation peut être délicate. En vue de funérailles, notamment, certaines personnes téléphonent pour demander un prêtre « qu'on comprend mieux ». Les missionnaires doivent alors rappeler que chacun a sa place, que la communauté doit accueillir la diversité des voix, et que l'effort doit être partagé.

Cette question de l'accent révèle une dimension souvent invisible de l'intégration liturgique : la liturgie est un acte de communication. Quand la parole est difficile à entendre, c'est toute la célébration qui en souffre. Mais lorsque chacun fait sa part, la communauté grandit dans l'accueil.



[Photo de Yan Krukau sur Pexels](#)

Une intégration façonnée par la mission quotidienne

Quinze ans après leur arrivée, les missionnaires disent se sentir pleinement intégrés. Ils connaissent les familles, les routes, les habitudes locales. Ils célèbrent avec joie, que l'assemblée soit nombreuse ou réduite. Ils ont appris à aimer les gens tels qu'ils sont, avec leurs forces, leurs fragilités, leurs attentes.

Ils ont aussi découvert que la mission n'est jamais à sens unique. Le père Joël s'en fait l'écho : « On pense parfois que c'est nous qui allons évangéliser les gens.

Finalement, ce sont les gens qui nous évangélisent. » Cette phrase résume une expérience profonde, que partagent beaucoup de missionnaires : la mission transforme autant celui qui est envoyé que ceux qui le reçoivent.

Les funérailles, surtout, sont devenues un lieu privilégié de rencontre, car les personnes endeuillées y sont généralement disposées à entendre une parole porteuse de sens. Le prêtre y joue un rôle de soutien, il est porteur d'espérance.

Du côté des fidèles, l'appréciation de la présence pastorale de ces prêtres venus de l'étranger est réelle. Pourtant, une inquiétude demeure. Huguette en témoigne : « La charge pastorale est immense. Les prêtres sont partout, mais en même temps ils ne sont nulle part, car ils doivent multiplier les déplacements, les célébrations, les rencontres. Dans ce contexte, comment assurer la relève ? Comment rejoindre les jeunes ? Comment maintenir une vie liturgique vivante dans des communautés vieillissantes ? »

Ces questions dépassent largement le cas de cette région et ne sont pas liées spécifiquement aux prêtres venus d'ailleurs. Or, si elles traversent l'ensemble des communautés francophones du pays, elles prennent une acuité particulière dans ces secteurs où les distances sont immenses et où l'on se demande dans quelles conditions le diocèse pourra continuer à assurer le service pastoral.

Une mission réciproque, un avenir à construire

L'intégration de prêtres venus d'ailleurs dans des paroisses canadiennes répond d'abord à un besoin lié à la pénurie de vocations. Or, sur le terrain de la vie des communautés, elle n'est pas que cela. C'est une rencontre. Une rencontre entre des cultures liturgiques, des histoires ecclésiales, des manières de croire et de célébrer.

Dans certains milieux, l'immigration transforme les assemblées par la diversité des fidèles. Dans d'autres, comme celles dont le présent texte porte le témoignage, elle



[Photo de Artem Podrez sur Pexels](#)

Retour
à la table
des
matières

transforme les liens communautaires, et en particulier la liturgie, par la présence de pasteurs venus d'ailleurs. Ce choc des cultures présente son lot de difficultés, mais dans ce cas-ci, il a pu constituer une réelle occasion de redécouvrir ce qui fait le cœur de la célébration : la Parole partagée, la communion vécue, la mission reçue ensemble.

Les quinze années de présence des missionnaires du Sacré-Cœur dans Charlevoix montrent que cette transformation peut être féconde. Elle demande du temps, de la patience, du dialogue, de l'humilité. Elle requiert aussi de reconnaître que la liturgie – comme d'ailleurs tout le reste de l'expérience chrétienne – n'est jamais figée : elle vit, elle s'ajuste, elle s'enrichit de ceux qui la portent.

Dans un pays où les réalités démographiques continueront de changer, cette expérience amène à identifier une condition incontournable qui permette que ces échanges culturels soient source d'espérance pour la suite de notre Église : accueillir la diversité non comme une rupture, mais comme une chance. Une chance de redécouvrir la beauté de la foi, portée par des voix différentes, mais unies dans la même mission. Une chance, aussi, de se rappeler que l'Église n'est jamais plus elle-même que lorsqu'elle accueille, écoute et apprend. 

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Note

¹ Les différentes communautés sont regroupées au sein de deux grandes paroisses : la [Paroisse Saint-Laurent](#) pour la partie est de Charlevoix (dix églises) et la paroisse [Saint-François-d'Assise](#) pour l'ouest de la région (sept églises).



Retour
à la table
des
matières

Photo : Pixabay.com